

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La dernière journée des courses d'automne, au bois de Boulogne, a été de toutes celles de la série la plus animée : beau temps, en résumé, belle compagnie et sport des plus intéressants, où les surprises n'ont point manqué, — les déceptions non plus !

Les toilettes, se ressentant de la saison, étaient pour la plupart d'un caractère indécis, ni chien ni loup, comme on dit vulgairement. De très-élégants costumes de soie aux fraîches couleurs et aux riches ornements, mais peu de toilettes franchement d'automne. Sur les épaules féminines, une variété infinie de vêtements : vestons, visites, capulets, en drap ou sicilienne, c'est ce que nous avons vu de mieux ; mantilles blanches ou noires en laine tricotée ; rondes de cachemire, garnies de franges marabout ; d'autres formes encore et jusqu'à des tartans anglais ! Tout cela formait un ensemble qui rappelait vaguement la physionomie pittoresque des plages.

Il y a dans les modes, comme en toutes choses, des contresens inexplicables : pourquoi, par exemple, dans un milieu de cette élégance, — alors qu'une toilette parée est presque une obligation, — pourquoi les femmes ne reprennent-elles pas leur châle de l'Inde ? Son caractère serait pourtant en harmonie et il conviendrait cent fois mieux que tous ces petits vêtements additionnels ! « — Ce n'est plus la mode », nous dira-t-on. Sans doute, mais il serait bon de réagir dans certains cas contre pareille tyrannie ! Aussi, tout sujet de la Mode que nous sommes, nous n'hésiterons jamais à nous ranger contre elle en faveur du bon sens, lorsque l'occasion s'en présentera. Et, ici, elle nous paraît arrivée ; puisque la *tradition* veut qu'on mette encore le châle de l'Inde dans la corbeille de mariage, ne le laissons pas manger par les mites dans son carton ! S'il ne peut plus être d'aucun avantage dans la vie ordinaire, qu'au moins il serve à quelque chose dans les cas accidentels !

Parmi les costumes vraiment de saison que nous avons aperçus dans l'enceinte du pesage, la forme principale dominait partout,

soit comme robe, soit comme tunique. Une robe amazone, sœur presque jumelle de la précédente, nous a semblé de bon augure pour l'hiver prochain. C'est la reproduction à peu près exacte de la robe de cheval, avec sa jupe collante du haut, ondoyante du bas, et son corsage à petites basques plates derrière. Il y a certainement, dans cette idée, les éléments d'une foule de gracieuses combinaisons, surtout avec la passementerie parisienne, qui

offre aujourd'hui de si précieuses ressources comme garnitures.

En signalant dernièrement l'apparition des petits boutons, pour robes, nous ne pouvions prévoir alors à quel point la mode s'en emparerait ; aujourd'hui, on ne veut plus que cela, et l'on voit les modèles les plus élégants en ce genre. Boutons d'or, d'argent, d'acier ; et, dans un ordre d'idées plus relevé, boutons en cailloux du Rhin, en grenat, etc. Ceux-ci, bien entendu, ne peuvent être portés qu'en soirée, avec de belles étoffes, dont ils forment le principal ornement. Mais, c'est là un degré de somptuosité que nous ne voulons pas aborder...

Nous faisons, dans un de nos précédents articles, une réflexion que nous répéterons à dessein en ce moment : c'est que plus la mode est au clinquant, plus il est nécessaire d'avoir du goût et du tact pour la bien interpréter ; et encore, plus les éléments qui constituent l'ornementation de la toilette sont luxueux, plus il faut apporter de sobriété dans l'usage qu'on en fait. Trop de galons d'or, trop

de dentelles, trop de broderies, constitueraient un abus déplorable à tous les points de vue.

Le corselet revient de nouveau sur l'eau, et c'est à la tunique Juive que nous le devons. Au surplus, cette forme de corsage est assez coquette pour que son apparition soit bien accueillie. Le corselet possède toutes les grâces jeunettes qui conviennent aux jeunes filles, et celles-ci feront bien d'en profiter. Le corselet actuel fait généralement partie de la polonaise, mais s'il était détaillé, il faudrait que le tablier, la seconde jupe, ou au



P. N° 280. — CHAPEAU Marie-Louise.

Modèle de M^{me} Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

moins une écharpe, fussent composés de la même étoffe. Voici un exemple :

Jupon et corsage en velours tramé noir. Polonaise à corselet, en cachemire de couleur bleu-marine, lacée derrière; les bords du corselet, découpés en larges dents assez creuses, sont bordés d'un galon natté noir à filets d'argent. La même garniture entoure le bas de la polonaise qui, beaucoup plus longue derrière, forme deux pointes nouées négligemment.

On nous adresse plusieurs questions à propos du jupon de velours noir. Se porte-t-il ? Et quel velours prendre ? Oui, certes, il se porte, et toutes les femmes économes en possèdent au moins un; il offre tant de ressources comme complément de toilette ! D'un costume de soie rafraîchi on tire facilement une polonaise, ou au moins une cuirasse et un tablier; le jupon de velours vient alors compléter l'ensemble d'une toilette capable de faire encore honneur à la femme qui le porte. Mais nous devons donner le conseil de ne jamais prendre de velours anglais; à peine est-il suffisant pour un costume d'enfant. Le velours tramé est, au contraire, d'un excellent usage, et l'on a bien vite regagné la différence de prix par le bénéfice que donnent la beauté et la bonté de l'étoffe.

Le matelassé noir revient, cette année, sous les formes et les dispositions les plus diverses : drap matelassé, lainage matelassé, nouveau tissu soie et laine matelassée, sans compter une fort jolie soie matelassée, le tout dans la plus grande variété de nuances.

La catégorie des brochés est tout aussi bien fournie et plus belle peut-être.

Dans tous les cas, ce sont là des matériaux inappréciables dont on tire des merveilles d'élégance et de goût.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 280.

CHAPEAU MARIE-LOUISE. — Fentre brun emboltant bien la tête; passe relevée en diadème devant. Ce chapeau est bordé et garni de velours et de faille de même ton, avec de longs bouts flottants derrière; touffe de plumes grises sur le sommet; coques sur le côté de la passe et roses de plusieurs tons.

DG. N° 368.

NOUVEAUX MODÈLES D'ORNEMENTS EN PASSEMENTERIE. — 1. Franges en laine, à doubles grelots et pendeloques, avec tête grillée formant un dentelé.

2. Cette frange, également en laine, se compose de doubles grelots rattachés à une tête composée de brins de laine plate, unis de place en place.

3. Frange formée d'une tête en galons de soie, nattés ensemble, avec de longs bouts tombants qui se terminent chacun par un gland.

4. Ornement en galon de soie, formant plusieurs bouclettes, avec large bouton et frange de soie à gros grains.

5. Galon natté or et soie noire, auquel est assujettie une frange composée de plus petits galons de même matière, de ganses et de glands de soie noire disposés sur deux rangs; les plus élevés portent une olive en or, en point de Milan.

6. Haute frange en laine et soie, formée de longs brins de soie nattés se terminant chacun par une olive. Des postillons en laine plate, fixés cinq par cinq à ces brins, complètent le corps de la frange.

7. Large galon à carreaux, composé de nattes d'argent, de ganses en soie et soie satinée, celles-ci formant les fonds.

8. Galon broché en soie, à dessins de velours frappé. Ce modèle existe en soie de diverses couleurs.

9. Patte applique, faite en galons de soie noire et soie moirée, entrelacés à fond, avec cordelières en soie retenant des glands en rubans gaufrés.

10. Agrément composé de galons de soie croisés carrément et attachés à chaque point de réunion par des boutons de soie.

11. Galon broché à dessin de velours et boucles d'argent.

12. Grande frange de laine; quadrillé de postillons en laine plate et glands assortis.

13. Petit galon de tresses croisées sur fond uni.

14. Large entre-deux formé de soie gansée et soie postillonnée entrecroisées; bordures en anneaux et postillons au milieu.

15. Agrément de soie (au petit métier), composé d'un galon de soie avec postillons à chaque bord.

16. Patte en galon de soie et d'argent, formant des bouclettes réunies sous une plaque d'argent et terminées dans le bas par deux beaux glands de soie.

17. Agrément composé d'une tresse de soie à laquelle sont montées régulièrement de doubles bouclettes étroites en galon.

18. Olive de soie, en point de Milan, traversée par un gros cordon de soie que l'on coud au vêtement.

19. Large galon composé d'une grosse cordelière, d'une partie en cordon lisse, et d'une autre en cordons tressés formant au bord des boucles et des macarons.

20. Garniture en galons de soie plats, entrecroisés, et qui se terminent par une réunion de bouts pendants qui simulent la frange.

21. Frange composée de galons de soie croisés en carré, avec double rang de glands de soie.

22. Double olive en cordonnnet et point de Milan.

Description de la gravure coloriée n° 1266.

TOILETTES DE VISITE ET D'APPARTEMENT. — 1. Costume en faille et cachemire marron. — Jupon à traîne, en faille, entouré d'un volant froncé, garni lui-même d'un plissé, et surmonté de quatre rangs de coulisses. Un autre groupe de garniture semblable se répète au-dessus. — La seconde jupe, en cachemire des Indes marron, comprend un tablier et une tunique. Celle-ci est longue et tombe naturellement derrière; relevée sur les côtés, elle reste fixée à la ceinture; ses bords sont garnis d'une ruche chicorée en taffetas noir et d'une frange de soie. Un pan carré de même étoffe, avec garniture analogue, se trouve ajouté dans le haut de la tunique, sur laquelle il tombe. Le tablier, uni et simplement drapé, croise sur la tunique. — Corsage *Marguerite*, en cachemire, entouré d'une ruche chicorée. Le bas des manches est orné d'un cornet plat, montant, et d'un volant plissé qui sépare une ruche chicorée. — Chapeau de velours marron. Calotte et passe plates. Double nœud de faille noire au milieu de la calotte, fixant une plume noire dont la pointe vient s'abaisser devant. Une autre petite plume orne le bas du chapeau.

2. Robe de chambre *Watteau*, en cachemire bleu ciel. — Ce vêtement est de forme princesse jusqu'au milieu derrière, où le dos a une seule couture; la jupe forme à cet endroit deux larges plis creux. Chacun de ces plis est rayé d'une bande en matelassé de soie rose; un petit postillon en faille de même couleur, ruchée, orne la réunion de ces plis à la taille. Aumonière en matelassé, fixée à la taille par des rubans roses; le haut est ornée d'une ruche de faille de laquelle s'échappent de longues bouclettes de ruban qui dépassent les bords inférieurs de l'aumonière. Le devant de la robe de chambre est garni de bandes étroites de matelassé, posées en fourragère de distance en distance, et dont chaque extrémité est fixée par des boucles de ruban. Parements en matelassé au bas des manches, avec de petits choux de rubans fixés sous un bouton blanc. Col montant, très-évasé, en cachemire bleu et faille rose. — Lingerie ruchée. — Bonnet-coiffure à passe plate et large; fond d'organdi, formant barbe au milieu derrière. Tous les bords sont ornés d'une dentelle de Bruges ruchée, relevée d'un côté et fixée contre le fond par un nœud papillon en ruban rose. Traverse de ruban sur le sommet, passant derrière pour former un nœud sous le fond.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et 3.

CONFECTION NOUVELLE EN MATELASSÉ NOIR. — Le bas de cette confection est en faille et garni de passementerie perlée. Elle est montante, demi-ajustée, avec dos sans petit côté; le devant, de forme princesse, est un peu plus long que derrière. La manche à coude est garnie d'un haut parement de faille.



Jules David

J. Bonnard 1266

A. Levy, impr. r. des Mathurins, 66.

Ad. Goubaud & Pils, Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Racis, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{lle} Du Riez, r. Halévy, 8. Eau Figaro, B^{te} Bonne-Neuve, 1.

Ceinture Regente de M^{lle} De Vertus Seves, r. Aubry, 12. Parfums de Pinard & Meyer, B^{te} des Italiens, 30.

Cutared at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 50, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.

Notre patron se compose des trois pièces suivantes :
1° Devant. — 2° Dos. — 3° Manche.
(Voir ce modèle sur notre gravure dans le texte G. n° 559, fig. 2., laquelle a paru dans le 1^{er} n° d'octobre, page 475.)

ECHOS DE LA MODE

La *Vie parisienne* signale, parmi les modes d'automne, quelques nouveautés heureuses :

Une forme de corsage nouvelle, qui est la plus jolie chose du monde, c'est le corsage *Madame Royale*, copié sur un portrait de M^{me} Lebrun.

Celui que nous avons vu accompagne une robe en étoffe « écaille de poissons » blanche, à double tunique, drapée sur une jupe de natté blanc soutenue seulement dans le bas par un gros tuyauté de faille. Le corsage devant, légèrement échancré en rond et ruché de tulle, dessine des plis à la Vierge qui vont se perdre dans une très-haute ceinture croisée devant, plissée en travers et qui disparaît derrière sous la basque. Cette ceinture est aussi en étoffe écailles de poissons. Le dos très-collant, tracé à cinq coutures, a une basque retroussée au milieu par un nœud soleil en ruban gros grain. Les manches portent l'une et l'autre le même nœud.

Pour les chapeaux, il y a le feutre de toutes les couleurs, et le préféré, c'est le *Gainsborough* à haute calotte, grandes ailes dont une est relevée, et longues plumes. Il y a bien le petit tyrolien pointu avec une sorte de cravate tressée en gros cordonnet, mais il rappelle trop le chapeau de Falsacappa dans les *Brigands*.

Il y a les toques tout en plumes de coq ou en lophophore ; la toque de loutre, adorable sur des cheveux blonds ; le bébé en eapote, couronné d'une large plume qui couvre toute la passe et qui est retenue de côté par un oiseau d'argent. Cet oiseau, une nouveauté singulière, est un véritable petit oiseau plongé avec toute ses plumes dans un bain d'argent et devenu un bijou, comme le rameau desséché se couvre de pierreries cristallines dans les musées de Salzbourg.

Rien de moins heureux et de plus déplacé aux courses, dit le *Sport*, que les jupes longues. Elles amassent toute la poussière de l'enceinte du pesage, au point de devenir, en un tour de promenade, absolument méconnaissables ; elles balaient les bouts de cigare et font pitreuse mine.

Il faut, aux courses, le costume court, qui dégage la bottine bien cambrée et permette de circuler à l'aise à travers les chaises, sur la pelouse. Le costume court n'existerait pas qu'il faudrait l'inventer pour les courses. Les vraies *sportswomen* ne s'y trompent pas, et l'arborent d'uniforme. Il se prête, d'ailleurs, à toutes les combinaisons d'élégance qu'on peut souhaiter et forme le vêtement diurne par excellence.

En combinant le cachemire ou les draps anglais si élégants avec la faille, on peut faire des costumes de courses aussi attrayants qu'il est possible de le rêver.

Les fêtes hippiques ont une telle importance et tendent tellement à se multiplier, qu'il est bon de retenir ces indications. On ne doit jamais oublier, en matière de costume, que le caractère de l'élégance varie avec les circonstances, auxquelles il doit toujours être approprié.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

C'est incroyable comme tout change chez nous, et comme en France les gens et les choses passent par des transformations diverses ! Le dieu Vishnou devrait avoir ici des autels.

Prenons pour exemple Chateaubriand, sur la mémoire de qui l'on vient de nous jouer tant de fanfares. Je l'ai connu sous trois figures bien différentes : dans mon enfance, c'était un génie (je date du commencement du siècle) ; — dans ma jeunesse, il avait passé à l'état de vieille coquette ridicule (c'était le temps où M^{me} Récamier en avait fait une idole) ; enfin, dans ma vieillesse, qui est aujourd'hui, le voilà qui ressuscite statue, et je le salue d'un : « Grand bien lui fasse ! » Toutefois, afin de faire comme tout le monde, je vais vous parler de lui à mon tour ; mais, comme le temps de la jeunesse est toujours celui vers lequel on retourne avec le plus de plaisir, je veux vous conduire tout de suite à l'Abbaye-au-Bois, dans le temple où l'encensait la grande prêtresse.

Rien de plus triste, de plus ennuyeux, de plus maussade que ce salon où, chaque jour, on était sûr de retrouver toutes choses dans le même état que la veille, où les mêmes habitués causaient sur les mêmes sujets, du même air, du même ton, de la même voix, avec la même expression ; salon si calme, si velouté, où, enfoncée dans une grande bergère posée au coin de la cheminée, et tout enveloppée de mousseline et de dentelles, c'est-à-dire vêtue avec l'élégance la plus gracieuse, M^{me} Récamier produisait, dans la pénombre, comme un nuage blanc et léger d'où sortaient la plus douce voix, l'accent le plus pur et le parfum le plus suave. En vis-à-vis, plongé dans une immense bergère également, se tenait M. de Chateaubriand. Tous deux se parlaient rarement, et toujours avec ce ton posé et ces manières cérémonieuses qui soufflent le froid au-dessous de zéro. Ce n'était point deux amis, c'étaient deux associés que leur commune douleur de vieillir avait rivés l'un à l'autre.

M. de Chateaubriand avait eu, dans sa jeunesse, la plus charmante figure qui se puisse voir ; et voyez jusqu'où peut aller la faiblesse de notre pauvre nature humaine, même chez un homme supérieur : malgré tout son esprit, son grand talent, — son génie, comme on disait jadis, — l'auteur de *René* et de tant d'œuvres remarquables ne put jamais se consoler de vieillir. La perte de sa beauté lui semblait un malheur affreux ; une ride, un cheveu blanc qui se glissait ou qui pointait à peine lui causaient une douleur vive et réelle quand il en faisait la découverte, et la mélancolie habituelle à son caractère, lorsqu'il était encore à la fleur de l'âge, devint une tristesse profonde et maussade au déclin de sa vie.

Pourtant la vieillesse semblait le respecter, puisqu'elle ne lui apporta aucune infirmité, aucune souffrance réelle ; il n'était plus jeune, voilà tout. Il en était pourtant si malheureux que rien ici-bas ne pouvait exciter son intérêt, partant ne lui apportait ni émotion ni joie. La tête penchée, l'œil abattu, il restait immobile et silencieux au milieu de ses amis et de ses admirateurs, sans prendre plus de part à ce qui se disait autour de lui qu'il n'en prenait, dans les derniers jours de sa vie, au plus grand événement de ce monde.

M^{me} Récamier avait d'abord cherché à le distraire en tenant cour plénière à l'Abbaye-au-Bois ; elle y appelait surtout les jeunes poètes pour faire brûler de l'encens sous le nez de son idole, pensant que toutes les lyres ne devaient vibrer qu'en l'honneur et pour chanter la gloire de l'auteur illustre du *Génie du Christianisme*.

Or, un soir, un blond et frais nourrisson des Muses, tout nouvellement débarqué de province, se présente dans le salon de M^{me} Récamier, à qui il avait été annoncé comme un jeune ai-

glon cherchant à se rapprocher du soleil. Elle l'accueille donc avec une grâce extrême et un grand empressement.

— Vous avez quelque chose d'inédit à nous dire, sans doute ? lui demande-t-elle au bout de quelques instants, en joignant le plus encourageant sourire à ses paroles.

— Oui, madame, je viens justement de terminer une épître au plus grand des poètes ! répond le jeune homme en s'inclinant.

— Nous allons être heureux de l'entendre ! fit la maîtresse de céans avec une modestie qui rappelait le joli petit tableau de Biard : *Les honneurs partagés* ; car elle ne doutait pas que « le plus grand des poètes » ne dût désigner son illustre ami M. de Chateaubriand.

Le jeune auteur, ainsi encouragé, se place au milieu du salon et dans une pose propre à la circonstance ; il tousse, se mouche, rougit un peu, comme il sied à un débutant, puis d'une voix triste et vibrante :

— *A Byron!* fit-il.

En entendant ces deux mots, dont les échos du salon frémirent, M. de Chateaubriand jette un regard furieux sur Mme Récamier et sur le jeune poète ; ensuite, comme un enfant qui boude, il ferme les yeux pour ne pas entendre ; et la monotonie du ton du lecteur l'y aidant sans doute, au bout de quelques instants il incline doucement la tête sur sa poitrine et s'endort tranquillement comme il eût fait chez lui. L'auteur s'aperçoit aussitôt de cette inconvenance ; blessé au vif à son tour, il interrompt son épître et, sans prévenir ses auditeurs, y substitue le récit de Thérémène, d'une voix d'abord modérée, mais qui s'accroît graduellement jusqu'au moment où, la faisant vibrante, il déclame ces vers de toute la force de son gosier :

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

L'éclat inattendu de cette voix réveille M. de Chateaubriand en sursaut.

— Que dites-vous, jeune homme ?... s'écrie-t-il avec un doux sourire, croyant avoir pris pour une épître louangeuse une satire contre le glorieux défunt. Byron était un animal, j'en conviens, mais ce n'était pas du tout un monstre ; il ne faut pas exagérer les choses...

Et comme personne n'osa lui montrer son erreur, il félicita beaucoup le jeune poète sur son talent et lui promit la gloire s'il continuait ainsi ; mais onques, depuis, l'infortuné ne fut reçu à l'Abbaye-au-Bois.

Ainsi que je l'ai dit, l'homme illustre dont on vient de réveiller la gloire s'aimait uniquement et sans partage ; en toute circonstance, il semblait se porter en saint sacrement. Même dans sa jeunesse il parlait peu, et dans sa vieillesse c'est à peine s'il daignait laisser tomber de ses lèvres quelques mots, quand il était avec ses intimes ; mais, jeune ou vieux, toujours ses phrases commençaient par *je* et finissaient par *moi* : aussi fut-il admiré longtemps, mais aimé jamais.

Comtesse de BASSANVILLE.

LES PAROLES D'OR

Rien ne rapproche plus de l'enfance et ne la fait plus aimer que la seconde enfance, expérimentée, réfléchie, qu'on appelle la vieillesse et qui, avec cette sagesse, n'entend que mieux les voix du premier âge.

C'est leur tendance naturelle ; enfants et personnes âgées se cherchent, celles-ci charmées de la vue de l'innocence, et les enfants attirés parce qu'ils sont sûrs de trouver là l'indulgence infinie.

Cela compose une des belles harmonies de ce monde.

J. MICHELET.

PARTIE DE CAMPAGNE

On s'entasse dix dans un break couvert pour aller dans un chef-lieu de canton voir un point de vue.

Mais c'est fête au village : il y a procession avec tous les campagnards des environs et un bataillon de chasseurs qui passe.

Soixante personnes à table ! On a doublé les plats de veau, ajouté des épaules de moutons aux trois gigots qu'on avait, allongé la sauce avec des légumes, des feuilles de lauriers et des feuilles de persil.

Tout cela nage dans un plat immense dont la vue ôte la faim ; la bière remplit les carafes, le vin sans nom coûte deux francs la bouteille, celui qui vient de Bordeaux ou de Bourgogne n'a plus de prix ; nous sommes dans le Nord.

La nappe est bien blanche, la vaisselle et les cuillères brillent. La salle à manger est peinte en vert pomme, les stores brodés et dentelés interceptent le jour, le parquet est lavé tous les matins ; nous sommes dans le Nord.

Aussi, le pays est plat, la vue est sans limite ; elle s'arrête parce que la terre tourne. On compte quatre cents villages du haut de la terrasse, et du vieux château, on voit la mer, Ypres, Bruges ; la Belgique est à quatre kilomètres. Situation inappréciable quand, par suite d'une circonstance quelconque, on est mal avec son pays.

Les rues de la petite ville sont pavées de cailloux ronds et de touffes d'herbes ; on dirait des œufs dans de la mousse. Pour le passage de la procession, il n'a fallu ajouter que quelques feuilles pour que le tapis vert soit complet.

Elle arrive ; un pompier marche en tête, il se tient raide avec de grosses moustaches noires et des favoris bouclés en dedans comme un Anglais. Ne riez pas, cet homme est un brave ! On n'a pas le temps de nous dire ce qu'il a fait.

Après lui, paraît le petit Saint-Jean, un enfant de cinq ans, sous une chappe de peau de mouton ; les bras et les jambes nus entourés de lacets rouges. La houlette à la main, la tête toute frisée et une jolie figure.

Les anges du paradis, des fillettes de douze ans en robes de percale verte ornées de galons jaunes ; des souliers de cuir jaune, un bandeau de papier d'or et des ailes en carton saupoudré d'une mousse de coton blanc.

L'ange gardien (quinze ans) habillé de mousseline blanche, écharpe bleue, coiffure à la Ninon, et se promenant tout le temps, un doigt levé vers le ciel, pour indiquer la route à un petit enfant qui lui donne la main et ne regarde absolument que ses pieds.

Puis, trois jeunes filles, les plus belles et les plus pures de l'endroit, pour représenter les Vertus...

L'Espérance, en tarlatane verte lamée d'or, portant dans ses bras, comme un nouveau-né, une ancre symbolique en carton doré.

La Charité, en tarlatane rouge à pois d'or, avec un cœur immense qu'elle appuie sur le sien.

La Foi, la plus jolie des trois, et tout en blanc, penchant la tête à l'ombre de la croix.

Ensuite vient saint Nicolas, en bois, et la statue de la sainte Vierge portée par les filles mûres qui ont laissé passer l'Espérance... et n'ont plus que la Foi et la Charité.

Puis le clergé, puis M. le maire, puis la foule qui s'augmente de la haie formée par les gens qui sont venus pour regarder.

Enfin, la musique jouait un air bien senti, quand la trompette des chasseurs a résonné.

Que voulez-vous ! c'était l'heure de l'appel, et il ne connaît que

son devoir, le commandant Sept-Etoiles, encore un brave! Mais on sait pourquoi. Et voilà toute la ville qui accourt pour voir les chasseurs.

Les fenêtres sont restées pavées : les banderolles voltigent et caressent les petites bannières blanches et bleues qui ont des devises, et au milieu de la rue se trouve un lustre, pendu par quatre cordes et entouré de ficelles de couleur soutenant des langes en verroterie, qui font un cliquetis bien agréable quand il y a un souffle de vent.

Voilà une journée bien occupée. On remonte en break à la lueur d'un ciel embrasé. Le soleil se couche à l'horizon et colore la lune qui se lève vis-à-vis; elle est quatre fois plus grave que dans d'autres pays. Pour quelle ressemble à la lune traditionnelle que nous connaissons, il faut attendre qu'elle soit au-dessus de notre tête.

Le jour a été brûlant et maintenant on ferme les vitres; on met son paletot, et le cocher s'entoure les jambes de sa couverture; nous sommes dans le Nord! Le vent s'appelle la bise : rien que le nom siffle.

NYL.

FORTUNES FAITES ET A FAIRE

Toutes les antichambres, et un peu aussi les salons de l'Angleterre, sont mis en émoi, en ce moment, par le testament de miss Martha Gauter. Miss Martha a légué à chacune de ses servantes, Ann et Françoise Puce, fille d'un laboureur du Hereford, une somme de cinquante mille livres sterling, et en outre sa maison d'Edgware-Road, 41, à Londres, avec tout ce qu'elle contient. Voilà des servantes qui n'auront pas de peine maintenant à trouver des conditions.

Ces legs considérables à des serviteurs ne sont pas sans précédents en Angleterre.

Quand le marquis de Hertford, le grand-père de sir Richard Wallace, mourut, il légua à son valet de chambre trente mille livres de rentes; à la femme de chambre de lady Straughan, cent cinquante mille livres de rentes, — il en légua cent cinquante mille à lady Straughan elle-même; — et à plusieurs autres personnes de conditions inférieures, des sommes également considérables.

En revanche, tandis que l'aîné de ses fils, lord Yarmouth (depuis le marquis de Hertford et qui a été tant d'années le plus spirituel des Anglais de Paris), héritait de toutes les propriétés immobilières, il ne laissait au second, lord Seymour, qu'un shilling.

Dans ces derniers temps, un Russe, le comte Kisselef, si connu à Paris, se signala aussi par sa générosité testamentaire à l'égard de sa domesticité. Entre autres legs, il attribua deux cent mille francs à son valet de chambre.

*
*
*

A propos de domesticité, on me signale tout un champ nouveau à exploiter pour les femmes en quête d'emploi. Au près d'Etretat existe une villa magnifique habitée par Mme O..., dont les équipages, d'une beauté et d'une tenue irréprochables, sont menés par une femme.

La « cochère » (l'Académie n'a pas prévu le cas) de Mme O... porte pour livrée une sorte de costume qui tient le milieu entre celui des Albanaises et celui de nos cantinières, avec veste-postillon et toque à plume, et l'ensemble est d'un effet assez pittoresque sur le siège. Comme élégance, sûreté et légèreté de main, cet automédon en jupon ne laisse rien à désirer, et sa maîtresse s'applaudit chaque jour de cette innovation.

Voilà messieurs les cochers avertis : s'ils bronchent, ce sont leurs femmes qu'on fera monter sur le siège!

Nous avons déjà la femme-médecin, la femme-bachelier, la femme-barbier : la femme-cocher devait naître.

En Russie, trois cents femmes remplissent actuellement des emplois de télégraphistes d'une façon si satisfaisante qu'on va essayer du concours de la femme dans différentes autres branches des services de l'Etat.

En Autriche, l'imprimerie royale de Prague a décerné, cette année, des brevets de capacité à sept apprenties compositeurs du sexe féminin et les a admises définitivement, après trois ans d'apprentissage, dans ses ateliers.

Espérons que tous ces exemples ne seront pas perdus pour notre pays, et que la mode prendra en France de l'emploi des femmes dans les administrations où leurs services peuvent être utilisés. La condition de la femme s'en trouvera améliorée et la morale y gagnera.

Ch. DAVID.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — On ne peut comparer l'éclatant succès de M. Ernesto Rossi, au Théâtre-Italien, dans ses représentations d'*Otello*, qu'à celui que Mme Ristori remporta, il y a vingt ans, sur la même scène, lorsqu'elle parut pour la première fois devant le public parisien. Rossi, tout jeune alors, jouait à côté d'elle, avec un talent déjà remarqué, mais qui n'avait pas encore atteint sa croissance. Il y a dix ans, il reparut, très-fêté et très-applaudi, sans que ce passage rapide fit d'ailleurs une grande impression. Aujourd'hui, c'est un tragédien supérieur, tel que nous n'en possédons pas un pareil, qui vient de se révéler à Paris, et de frapper un de ces coups qui font retourner toutes les têtes.

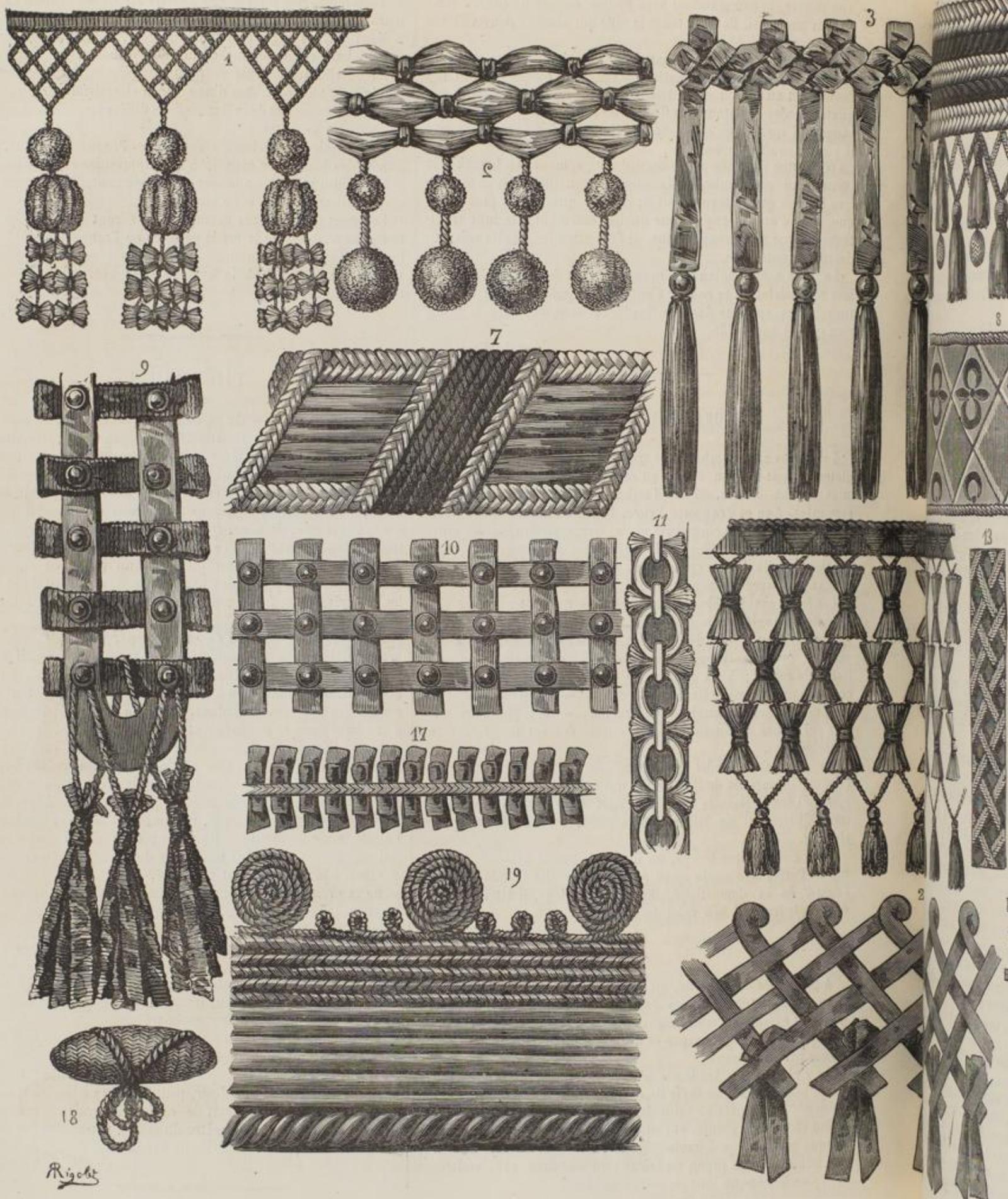
Grand et beau, sculpté pour la scène, la physionomie expressive, le geste tantôt familier et tantôt superbe, il a l'action et l'émotion, la fougue et le style, une voix harmonieuse et mâle qui, de la tendresse à la fureur, fait résonner toutes les cordes des passions humaines. Rien de factice, pas une note d'emphase dans ce jeu large et grandiose, pénétré de vie et de naturel; l'art disparaît sous la vérité. Il est chez lui dans Shakespeare; il a la fierté et la soudaineté de ses créatures, leur violence effrénée, leur douceur exquise. Cet Italien est plus shakespearien que Swinbourne et que Macready. Avec lui, on a l'illusion du type poétique, non plus reproduit et combiné par l'étude, mais se mouvant librement en pleine vie et en pleine nature, avec un relief et une force dont aucun acteur contemporain n'a jusqu'à présent approché.

De la première à la dernière scène, Rossi est superbe dans cette création d'*Otello*. Il le creuse et l'exprime à fond, il le développe sous tous ses aspects.

Nous avons dit le succès; il est allé de scène en scène, montant toujours, jusqu'à l'enthousiasme. Rossi a retrouvé à Paris la chaleur des ovations italiennes; on l'a rappelé après chaque acte, après chaque tableau, huit ou dix fois dans la soirée. Les autres artistes ont eu leur part du triomphe.

Cette belle soirée devait être unique, mais le succès a été tel, l'accueil si sympathique et si engageant, que Rossi s'est décidé à nous donner encore quelques représentations. Il jouera *Hamlet*, *Macbeth*, le *Roi Lear*, peut-être *Ruy Blas*, où il est, dit-on, magnifique. Quel attrait de curiosité aurait ce grand rôle, le plus beau de tout le théâtre du siècle, interprété par le plus grand artiste qui ait paru depuis Frédéric!

Paul DE SAINT-VICTOR.

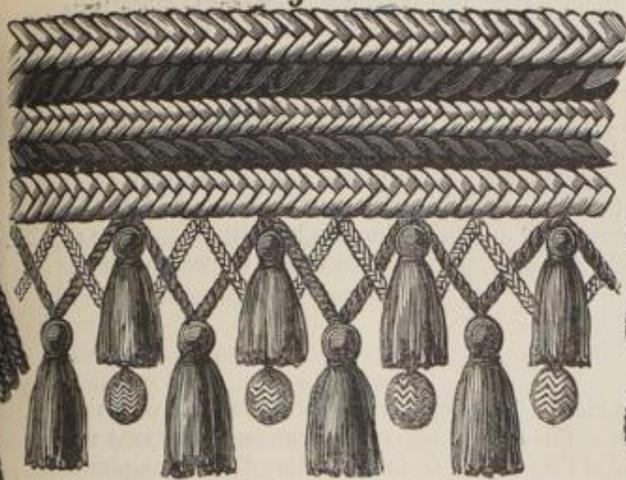


Rigbt

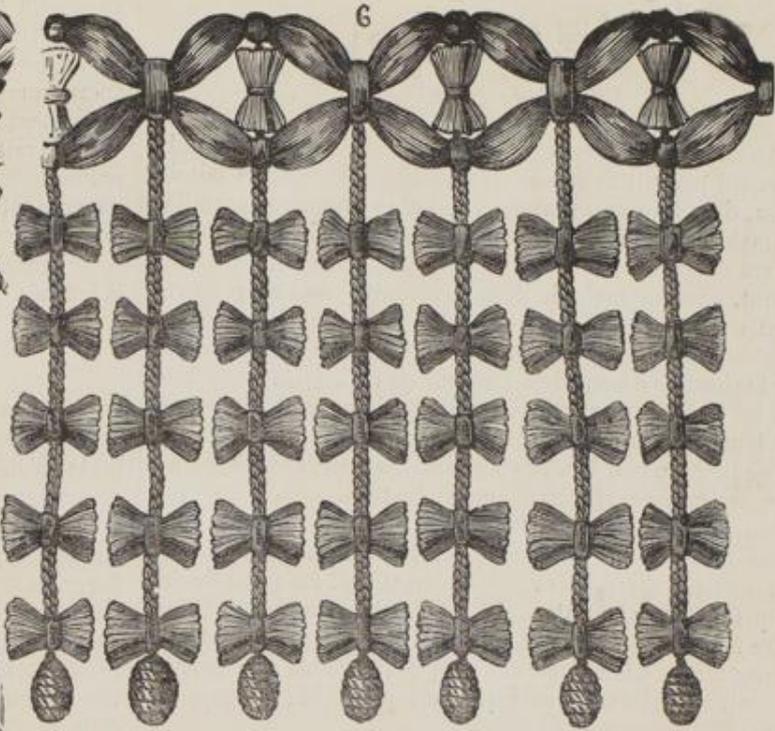
DG. N° 568. - NOUVEAUX MODÈLES D'ORNEM.

DESCRIPTION

5



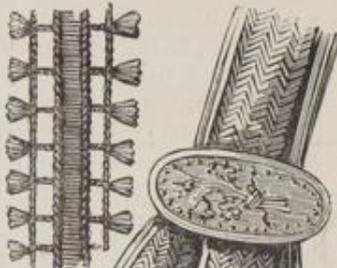
6



8



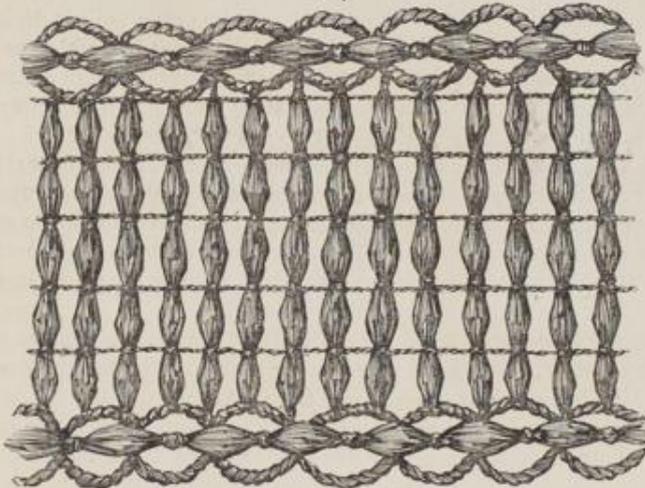
15



13



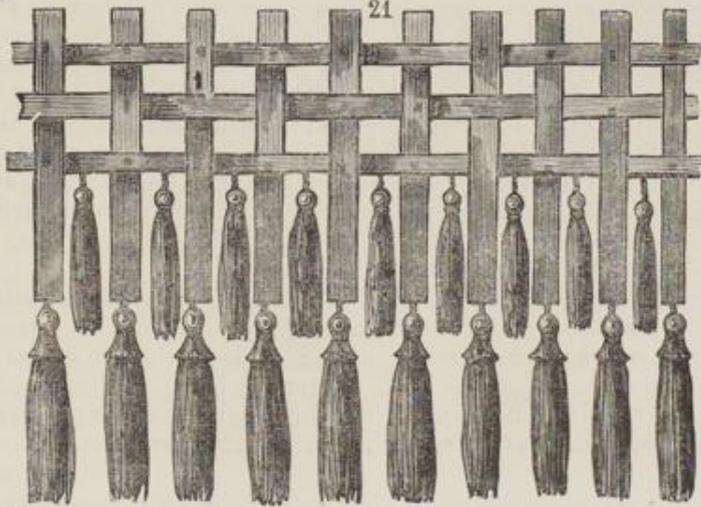
14



16



21



22



E. Desjardins

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le capitaine de Keradeuc était un homme assez simple, grand, mince et qui pouvait avoir une quarantaine d'années. En fait de manières, c'était un vrai gentilhomme; d'un caractère naturellement aimable, il se montrait toujours d'une bonté exquise. On ne s'étonnera donc pas si nous disons qu'il était généralement aimé; cependant, dans sa maison, deux personnes, sous ce rapport, faisaient exception, — le sommelier et la femme de charge. Tous deux redoutaient son regard pénétrant qui, plus d'une fois, avait été sur le point de découvrir des choses qu'ils tenaient singulièrement à lui cacher; ils savaient aussi que si jamais il apercevait rien de louche, il agirait vite et avec décision.

Au déjeuner, auquel Mme de Keradeuc s'était excusée de ne pouvoir assister en alléguant un violent mal de tête que lui avait causé le retour de son mari, — le capitaine adressa à Rose plusieurs questions sur elle-même, et cela avec une bonté si sincère qu'il éveilla ses plus chaudes sympathies. Puis à la fin du repas, quand Gertrude et Alice, selon leur coutume, furent allées rejoindre Mme de Keradeuc, il l'invita à rester un moment. Alors il lui demanda si elle n'avait eu à se plaindre de rien depuis qu'elle était au château, ajoutant, avant qu'elle eût le temps de répondre :

— Il y a dans cette maison une personne au sujet de laquelle je désire vous dire un mot; je veux parler de la femme de charge, M^{me} Ricciardi. Il n'y a pas à en douter, elle s'est arrangée de façon à acquérir une très-grande et, j'en ai peur, une très-fâcheuse influence sur ma femme. Il est vrai que dans les premiers temps de son entrée à notre service, elle nous a été très-utile, et qu'elle a soigné M^{me} de Keradeuc durant une longue et dangereuse maladie; cela, naturellement, a donné naissance à un attachement plus fort que celui qu'on remarque habituellement entre une maîtresse et une domestique. Celle-ci est la veuve d'un sergent, d'un excellent homme, qui a servi sous moi, et, lorsqu'il mourut, je fus très-heureux de pouvoir lui être utile. J'imagine — continua le capitaine, comme en se parlant à lui-même — qu'elle est d'assez bonne naissance. Elle est d'origine italienne, de Turin, je crois, quoiqu'elle parle français comme l'un ou l'autre de nous. Il y a sur ses antécédents quelque nuage ou quelque mystère que je n'ai encore pu pénétrer, — du moins je suis tenté de le penser, d'après une ou deux insinuations faites par quelques camarades de son pauvre mari; mais je n'ai rien découvert jusqu'à présent, et M^{me} de Keradeuc ne voudrait pas entendre le moindre mot contre elle. Je vous parle d'elle, mademoiselle d'Avril, tout à fait confidentiellement, et surtout parce que je désire qu'elle ait le moins de rapports possibles avec les enfants. Elles ont été trop longtemps laissées sous sa direction. L'idée de voir engager une gouvernante lui répugnait étrangement, et j'ai le regret de le dire, elle avait longtemps réussi à faire partager cette répugnance à M^{me} de Keradeuc. Mais à présent que vous êtes là, ajouta-t-il en se tournant d'un air souriant vers Rose, je serai complètement tranquille à l'égard de mes enfants.

Rose répondit qu'elle ne croyait guère pouvoir compter sur les bonnes grâces de la femme de charge, et que très-probablement leurs rapports seraient des plus bornés.

— J'espère, répliqua le capitaine de Keradeuc avec énergie, qu'elle n'aurait pas osé vous causer d'ennui?

— Rien qui vaille la peine d'en parler, monsieur, dit Rose.

— C'est que, si vous aviez le moindre sujet de vous plaindre d'elle ou de qui que ce soit, je vous prierais de me le dire. M^{me} de Keradeuc a une santé si faible que bien des choses pourraient échapper à son observation; mais c'est pour moi un devoir,

aussi bien qu'un plaisir, que d'assurer sous tous rapports la tranquillité de la personne à qui nous confions le soin de nos enfants, et, permettez-moi d'ajouter, mademoiselle, de protéger au tant que je le puis une jeune fille que Dieu a laissée comparativement sans amis en ce monde.

Il y avait dans le ton avec lequel ces dernières paroles furent prononcées une tendresse respectueuse qui alla au cœur de la gouvernante. Aussi ce fut avec des yeux humides de larmes et une voix tremblante que Rose remercia le capitaine, et avec un cœur considérablement allégé qu'elle reprit ses occupations de la journée.

IV

Quelques mois s'écoulèrent; les sombres jours d'hiver étaient passés, et le souffle frais et embaumé du printemps apporta avec lui la gaieté et l'espérance. Ce fut pour Rose d'Avril une période de bonheur.

Le capitaine de Keradeuc était resté à la maison un peu plus longtemps que d'habitude; la santé de sa femme semblait s'améliorer, et son caractère devenait, en même temps, plus affable. Dans tous les cas, elle se montrait à présent généralement bonne pour l'institutrice, quoique Rose fût souvent tentée de croire que ce résultat devait être attribué à l'influence de son mari. M^{me} Ricciardi n'osait afficher ses prétentions, lorsque le capitaine était au château: aussi avait-elle pour lui une haine qu'elle avait de la peine à dissimuler. Plus d'une fois la pensée vint à l'esprit de Rose que le contrôle que la femme de charge exerçait sur sa maîtresse fatiguait cette dernière; mais, d'une nature indolente, M^{me} de Keradeuc n'avait pas la force de lutter contre elle, alors même qu'elle l'eût désiré. M^{me} Ricciardi, de son côté, flattait adroitement les faiblesses de sa maîtresse; avec une adresse et une persévérance consommées, elle profitait de toutes les occasions pour ourdir la trame et renouer les fils qui pouvaient s'être rompus.

La femme de charge se trouvait maintenant rarement en contact avec Rose; mais elle éprouvait un chagrin amer d'avoir vu lui échapper l'empire qu'elle exerçait sur les enfants, particulièrement sur Gertrude, et certains incidents qui se produisirent juste à cette époque ajoutèrent encore à la violence de son dépit.

Il y avait beaucoup de belles promenades autour de la Châtaigneraie; mais celle que préféraient Rose et les enfants, était une longue avenue qui traversait le bois auquel le château avait emprunté son nom, longeait le lac que nous avons mentionné dans un chapitre précédent, et puis, au moyen d'une petite barrière, communiquait avec la route, formant un chemin de traverse pour ceux qui venaient dans cette direction.

Un beau jour d'avril, la gouvernante et les enfants étaient sortis pour prendre leur exercice habituel. Gertrude et Alice étaient à peine remises de rhumes qui les avaient beaucoup fatiguées; Mme de Keradeuc avait bien recommandé qu'elles restassent dans l'avenue et ne s'aventurassent pas sur les gazons encore humides. Elles avaient suivi comme d'habitude, leur route favorite, et elles étaient arrivées à un endroit où le sentier, quittant l'ombre des arbres, se prolongeait entre le lac et le bois.

— Tiens! s'écria tout-à-coup Gertrude, voilà Marguerite qui revient des Trois-Roches, où maman l'avait envoyée porter un message. Puis-je courir au devant d'elle, Mademoiselle d'Avril?

Avant que Rose pût répondre, Gertrude était partie, tandis qu'Alice la suivait des yeux. Lorsque Mme Ricciardi approcha, tenant Gertrude par la main, Rose vit qu'elle avait donné quelque chose à l'enfant; lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de distance, la femme de charge, sans faire attention à l'institutrice, fit signe à Alice de venir à elle, et, tirant des sucreries

de sa poche, elle emplissait les mains de la petite fille, quand Rose s'interposa.

— Pardonnez-moi, madame, dit-elle, mais ces enfants ont été souffrants, et je sais que Mme de Keradec ne leur permettrait pas de manger des gâteaux en ce moment.

La femme de charge ne répondit pas à l'observation de Rose et ne parut même pas y faire attention; cependant, son bras trembla visiblement pendant qu'elle continuait à verser des bonbons dans la main d'Alice.

— Gertrude, Alice, je désire que vous ne mangiez pas de tout cela sans la permission de votre mère, dit Rose, d'un ton plus déterminé.

Alice, toujours prête à obéir aux moindres injonctions de sa gouvernante, laissa tomber les bonbons.

— Allons, *petite bête*, s'écria Mme Ricciardi avec colère et en repoussant l'enfant loin d'elle; va, tu ne seras jamais qu'une sotte. Viens avec moi, Gertrude; toi du moins, tu n'as pas sa stupidité.

Elle saisit Gertrude par la main et l'entraîna vers un champ, que traversait un sentier conduisant plus directement à la maison.

— Arrêtez, Gertrude! cria la gouvernante, qui sentit s'allumer son indignation. Je vous prie, Mme Ricciardi, ajouta-t-elle, de laisser mademoiselle avec moi: sa mère m'a particulièrement recommandé de ne pas la laisser marcher sur le gazon, et je désire que vous ne l'emmeniez pas.

— Vous désirez, répliqua la femme de charge, d'une voix qui tremblait de colère, tandis que ses lèvres minces frémissaient et pâlissaient. Et qui êtes-vous donc, je vous prie? ou qui est-ce qui vous a donné autorité sur moi? Je voudrais bien le savoir? J'avais l'habitude de mener ces enfants où il me plaisait avant que nous eussions le plaisir de voir votre joli visage ici, et je le ferai encore tant que cela me conviendra.

Et regardant Rose avec un air d'ineffable mépris, elle prit la main de Gertrude avec une telle force que l'enfant gémit sous la pression, tout en la suivant vers le champ que nous avons mentionné. Rose comprit que toute opposition de sa part serait inutile, et elle retourna silencieuse et irritée vers le château, par l'avenue des Chênes.

Gertrude, effrayée de l'altercation dont elle avait été témoin entre Mme Ricciardi et sa gouvernante, ne marchait qu'avec répugnance et en se faisant presque traîner.

— Allons, marchez donc mieux que cela! s'écria la femme de charge, encore en proie à toute son indignation.

Lorsqu'elles furent arrivées près de la barrière, elle souleva Gertrude dans ses bras, et la déposa de l'autre côté. Elles continuèrent ensuite à s'avancer en silence; seulement Mme Ricciardi s'abandonnait de temps à autre à des invectives qui trahissaient l'irritation de ses pensées. Elle marchait si rapidement que la petite fille était obligée de courir à côté d'elle. Mais soudain Gertrude s'arrêta court, en jetant une exclamation d'alarme. Mme Ricciardi se retourna aussitôt, en fronçant les sourcils, et lui demanda ce qu'elle avait.

— Regardez! regardez! dit l'enfant avec épouvante, en étendant les bras vers une extrémité du champ.

Un taureau accourait vers elles avec rapidité, frappant la terre, aspirant l'air et montrant des dispositions effrayantes.

— Miséricorde! s'écria la femme de charge, avec une figure que la peur rendit blême. Vite, enfant, venez par ici.

Et tirant Gertrude après elle, elle battit en retraite dans une direction opposée à celle qu'elles avaient prise. L'effet de cette course ne servit qu'à accélérer considérablement les mouvements de l'animal.

— Sauvez-vous, Gertrude, sauvez-vous! cria la femme de charge en dégageant vite sa main de celle de la petite fille et ne songeant plus qu'à sa propre sécurité.

— Oh! ne me laissez pas, Marguerite, ne me laissez pas, cria Gertrude.

Mais Mme Ricciardi sourde à toutes considérations, excepté à celle qui la concernait personnellement, s'enfuit vers la partie de l'enclos qui lui offrait le plus de chance de salut. Elle parvint à atteindre le fossé, à le gravir, et lorsqu'elle fut de l'autre côté, elle s'enfonça dans le bois et ne s'arrêta que lorsqu'elle tomba épuisée, dans sa chambre, au château de la Châtaigneraie.

Durant ce temps, Gertrude était restée un instant étourdie par cette conduite, paralysée par la peur; et puis, poussant un cri aigu, elle s'était mise à courir de toutes ses forces, vers l'avenue où elle avait si malheureusement quitté sa gouvernante.

Rose et Alice marchaient à pas lents, se dirigeant du côté du lac, lorsque le premier cri d'alarme frappa leurs oreilles.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Alice.

— Cela vient sans doute de la grande route, répondit Rose, qui en ce moment était trop concentrée en elle-même pour faire attention à quoi que ce fût.

Mais aussitôt un autre cri plus perçant retentit.

— Mademoiselle d'Avril, s'écria Alice, c'est Gertrude, j'en suis sûre. Probablement que Marguerite la bat.

La même pensée vint à l'esprit de Rose.

— Arrêtez ici, Alice, dit-elle vivement. Ne bougez pas de cette place jusqu'à ce que je sois revenue.

Et elle se dirigea vers le champ. Bientôt les cris répétés de l'enfant l'avertirent qu'un danger plus grand qu'elle n'avait imaginé était imminent; et, courant de toutes ses forces, elle pénétra dans l'enclos au moment même où Gertrude fuyait poursuivie par le taureau, qui n'était plus qu'à quelques pas d'elle. Rose d'Avril vit tout de suite que sa propre position serait très-périlleuse si elle continuait à avancer; mais, sans songer un instant à elle-même, elle se précipita vers l'enfant.

— Oh! sauvez-moi, mademoiselle d'Avril, sauvez-moi!

Telles étaient les supplications mêlées de cris de terreur que Gertrude fit entendre en apercevant sa gouvernante.

Une distance considérable séparait encore l'enfant et l'institutrice, tandis que l'animal gagnait à chaque instant du terrain. Des racines d'arbres embarrassèrent soudainement Gertrude dans sa fuite, et après un effort inutile pour recouvrer son équilibre, elle tomba tout de son long par terre. Tout semblait être perdu pour la malheureuse enfant, car le taureau arriva sur elle avant qu'elle eût eu le temps de se relever. Juste alors, et tout en courant, Rose, quoique sa langue s'attachât à son palais desséché, et que la crainte la paralysât, Rose, disons-nous, fit entendre un mugissement imitant celui que poussait le taureau. L'animal se penchait déjà pour attaquer le corps presque inanimé qu'il voyait devant lui, lorsque ce son étrange attira son attention. Il redressa la tête, en l'agitant avec fureur, et regarda Rose, qui se plaçait résolument en face de lui. Il demeura une seconde ou deux irrésolu; la gouvernante ouvrit vite son ombrelle et l'agita devant ses yeux. L'animal recula de plusieurs pas devant cette démonstration inattendue, et Rose en profita pour crier à Gertrude de se relever promptement et de courir rejoindre Alice dans l'avenue des Chênes, tandis qu'elle tiendrait le taureau à distance. L'espérance de se voir sauvée donna de l'énergie à la pauvre enfant. Elle se remit sur ses pieds, et s'écria en courant:

— Oh! mademoiselle d'Avril, il va vous tuer!

— Ne vous inquiétez pas de moi, et courez le plus vite que vous pourrez, répliqua Rose.

Il serait certainement arrivé malheur à l'héroïque protectrice de Gertrude, car le terrible animal commençait à se remettre de sa surprise et se préparait à un nouvel assaut; mais, par bonheur, le capitaine de Keradec, qui était dans le bois avec un bûcheron, arriva, attiré par les cris, et entra en scène assez

à temps pour sauver Rose d'une mort à peu près certaine.

Tous retournèrent ensemble au château, fatigués et brisés par l'émotion.

Mme Ricciardi, la cause de toute cette aventure, attendit dans une indicible anxiété, qui ne cessa que lorsqu'elle sut que tout était sauf. Alors elle se rendit auprès de Mme de Keradeuc, et essaya de lui faire une histoire à sa façon, dans laquelle, naturellement, il était impossible de trouver le moindre reproche à lui adresser. Elle réussit jusqu'à un certain point dans sa tactique, du moins pour un temps, car Gertrude, qui seule aurait pu expliquer comment les choses s'étaient passées, fut obligée de rester plusieurs jours au lit, en proie à une fièvre causée par le choc qu'elle avait supporté. Son père, toutefois, obtint d'elle, plus tard, un récit de l'aventure, dans la chambre de Mme de Keradeuc, en présence de Rose et de la femme de charge. Quand tout fut découvert, le capitaine, avec une froideur qui en disait plus que les reproches les plus sanglants, exprima à Mme Ricciardi son opinion sur sa conduite, ajoutant que si, désormais, elle s'avisait de s'occuper en quoi que ce soit des affaires de Mlle d'Avril, il la chasserait immédiatement du château.

— Et, j'espère, continua-t-il en se tournant vers sa fille, que toi, Gertrude, tu n'oublieras jamais que Mlle d'Avril t'a sauvée d'une mort horrible, au péril de sa propre vie; moi, comme étant ton père, je m'en souviendrai toujours.

En prononçant ces paroles d'une voix pleine d'émotion, il tendit la main à Rose.

Il serait difficile de dire si Mme de Keradeuc partageait complètement la reconnaissance de son mari; elle remercia Rose, il est vrai, mais en termes faibles si on les compare à ce que réclamait la circonstance. Elle ne parut, d'ailleurs, pas le moins du monde changée à l'égard de sa femme de charge, malgré la pusillanimité égoïste dont elle avait fait preuve.

Le capitaine, de son côté, ne s'en tint pas aux paroles, car quelques jours après, il fit cadeau à Rose, en son nom et celui de sa femme, dit-il, d'une belle montre en or et d'une chaîne, et la pria de l'accepter comme témoignage de leur estime et de leur reconnaissance. Il avait même eu l'attention de faire graver le nom de la jeune gouvernante sur la cuvette.

Rose, tout en remerciant le capitaine et sa femme de leur bonté, ne remarqua pas sans plaisir l'attitude passive que Mme de Keradeuc avait conservée durant toute cette scène.

Ces événements furent suivis de deux résultats: d'abord, — et ce fut une grande satisfaction pour la gouvernante, — le lien entre elle et Gertrude, qui jusqu'alors s'était sentie d'avantage portée vers Mme Ricciardi, devint plus fort, à dater de ce jour; car l'enfant avait pleine conscience de la façon dont l'une et l'autre avaient agi, à l'heure du danger. La seconde conséquence fut un redoublement d'aversion et d'hostilité de la part de la femme de charge.

Quelques jours seulement après la rencontre avec le taureau, Rose était assise sur un banc, sous l'espèce de véranda qui entourait la maison. Il faisait chaud, et elle était occupée à lire. Le capitaine de Keradeuc et sa femme étaient sortis, et les petites filles travaillaient dans un jardin à elles, à l'autre bout des bâtiments. Rose s'était presque endormie sur son livre, lorsqu'elle entendit des voix tout près d'elle. La fenêtre de la salle à manger qui donnait sur la véranda était ouverte, et ceux qui parlaient étaient dans cette pièce. Tout d'abord, dans l'état de somnolence où elle se trouvait, elle ne reconnut pas qui étaient ces personnes, ni ce qu'elles disaient; mais l'accent de Mme Ricciardi ne tarda pas à attirer son attention.

— A présent, Joseph (ce fut les premiers mots qu'elle saisit), je ne puis ni ne veux supporter cela plus longtemps. Serez-vous bientôt en état de régler ce dont nous sommes convenus?

— Patience, patience, madame Ricciardi, répliqua le sommelier; les choses doivent suivre leur cours quelque temps

encore. Je suis sur le qui-vive. Croyez-moi. Je suis sur le qui-vive. Rome, vous savez, n'a pas été bâtie en un jour.

— Ta, ta, ta; des bêtises! répondit la femme de charge, avec un ton de colère; vous ne savez pas les tortures que j'endure. Cette fille... maudite soit-elle! — et ces mots sifflèrent entre ses dents serrées, — m'humilie perpétuellement. C'est au point que j'ai bien de la peine à me maintenir dans l'esprit de mon idiot de maîtresse! Elle est tout à fait changée avec moi, depuis quelque temps; il n'est pas jusqu'à cette petite Gertrude, dont je faisais tout ce que je voulais, qui était mon point d'appui près de sa mère, et qui, depuis cette malheureuse affaire du taureau, tourne contre moi. Je ne m'arrêterai pas, je le jure, que je ne me sois vengée.

— Par Jupiter! s'écria le sommelier en souriant, vous ne songiez guère à la vengeance quand vous avez vu le bœuf arriver sur vous.

— Ne fallait-il pas se laisser éventrer, et cela à cause d'une sottise petite fille? Mais, Martin, ajouta-t-elle plus doucement en posant la main sur le bras de ce dernier, serez-vous bientôt en état de faire ce que vous avez dit?

— Silence, silence, au nom du ciel; les murailles ont des oreilles.

Ces paroles rappelèrent Rose d'Avril au sentiment de sa situation. Elle se leva vivement de son siège. « Ils me verront, dans tous les cas, » pensa-t-elle; et, s'avançant, elle entra par la fenêtre, qui était de plein pied, dans la salle à manger.

Mme Ricciardi était debout, lui tournant le dos; le sommelier lui faisait face. Une bouteille de vin était débouchée sur le buffet, et Martin tenait un verre plein à la main. En observant la consternation qui se peignit tout à coup sur la figure du sommelier, la femme de charge se retourna vivement. En apercevant Rose s'approcher, son chapeau sur la tête et un livre à la main, elle n'imagina pas un instant qu'elle eût pu entendre leur conversation; sa seule préoccupation parut être de couvrir la retraite du sommelier, et de détourner l'attention de Rose du vin qu'il était en train de boire: avec ce sang-froid qu'elle savait généralement conserver, et avec un sourire hypocrite sur les lèvres, elle se plaça entre Rose et Martin.

— J'étais en train de préparer une médecine pour madame, dit-elle. Il fait bien chaud; mademoiselle veut-elle accepter un verre de vin?

— Non, je vous remercie, répondit Rose avec une froideur marquée, en se dirigeant vers la porte par laquelle Martin venait de s'évanouir.

« Qu'est-ce que ces misérables complotaient? se demanda Rose; rien de bon, j'en suis sûre. Pour mon compte, je défie la méchanceté de cette femme. Devrai-je parler de ce que j'ai vu?

Elle était assez embarrassée sur ce qu'elle avait à faire et venait de prendre le parti d'avertir le capitaine de Keradeuc, lorsque, le soir de ce même jour, tandis qu'elle était avec les petites filles et leur mère dans le boudoir, la femme de charge entra, et, dans le cours de la conversation, se tournant vers sa maîtresse, s'écria en riant:

— Imaginez-vous, madame, ce qui est arrivé à cet imbécile de Martin aujourd'hui! J'étais occupée à préparer votre verre d'absinthe, lorsqu'il est survenu, et je lui ai donné le fond de la bouteille, en lui disant que c'était du vin. Oh! si vous aviez vu quelle figure il a faite en l'avalant! C'est à ce moment, mademoiselle, vous vous le rappelez, que vous êtes entrée, et que, en vous apercevant, il s'est enfui avec tant de précipitation.

Les enfants rirent et Mme de Keradeuc se contenta de dire qu'elle espérait bien qu'on n'avait pas perdu beaucoup de sa médecine. Mme Ricciardi jeta alors un regard de triomphe qui pouvait signifier: « Je vous ai battue, cette fois, en supposant que vous aviez des intentions. » Elle savait très-bien qu'elle n'avait pas trompé la gouvernante, mais elle s'était mise ainsi en garde

AUTOMN

L'USURPAT

contre toute plainte qu'on aurait eu envie de faire à son égard.

Rose réfléchit souvent aux fragments de conversation qu'elle avait entendus, mais elle ne put leur trouver un sens. Elle résolut d'être alerte, et de tâcher de découvrir les machinations que ses ennemis pouvaient avoir en vue ; mais quelques mois se passèrent, et comme rien ne vint éveiller ses soupçons, ces incidents sortirent presque de sa mémoire.

LOUIS BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

AUTOMNE

La rivière s'écoule avec lenteur. Ses eaux
Murmurent, près du bord, aux souches des vieux aulnes
Qui se teignent de sang ; de hauts peupliers jaunes
Sèment leurs feuilles d'or parmi les blonds roseaux.

Le vent léger, qui croise en mobiles réseaux
Ses rides d'argent clair, laisse de sombres zones
Où les arbres plongeant leurs dômes et leurs cônes
Tremblent, comme agités par des milliers d'oiseaux.

Par instants se répète un cri grêle de grive,
Et, lancé brusquement des herbes de la rive,
Étincelle un joyau dans l'air subtil et bleu ;

Un chant aigu prolonge une note stridente ;
C'est le martin-pêcheur qui fuit d'une aile ardente
Dans un furtif rayon d'émeraude et de feu.

Jules BRETON.

Courrières, 1875.

L'USURPATEUR

Mme Judith Gautier, la fille de Théophile Gautier, a tout récemment publié chez Lacroix un roman en deux volumes, qui a pour titre : *L'Usurpateur*.

L'Usurpateur est un roman japonais. Je n'entends pas seulement dire par là que la scène de l'histoire racontée est le Japon. Non, l'auteur parle comme s'il était Japonais lui-même. Par une sorte d'aventure dont Théophile Gautier était coutumier, il se transporte au cœur du pays même où vivent les personnages ; il ne peint pas leurs mœurs en curieux qui observe, mais en compatriote qui pense et sent comme eux. Ce n'est pas uniquement ce que l'on appelle de la couleur locale ; ce mot nous représente je ne sais quel placage artificiel de paysages et de mœurs exotiques industrieusement étendu sur le récit. On dirait une traduction de quelque livre du vieux Japon.

Comment Mme Gautier s'est-elle imprégnée à ce point d'une civilisation qu'elle n'a jamais connue qu'en rêve ? Je ne saurais trop le dire. Gautier me parlait quelquefois de cette singulière aptitude de sa fille à revêtir des personnalités étrangères, à s'infuser pour ainsi dire une autre âme. Il la qualifiait de merveilleuse, et il en était très-fier. Il prétendait que c'était là un don de nature, et je me souviens même qu'un jour, à ce propos, il me toucha quelque mots des doctrines de la métempsycose. Il n'était pas loin de croire, j'imagine, qu'il avait été, dans une existence antérieure, brahmine ou nabab indien.

Il est facile, au reste, en lisant *L'Usurpateur*, de voir que Mme Judith Gautier se prend au sérieux et se fait illusion à elle-même. Quand Méry, le grand mystificateur, écrivait *Héva* et la série des romans qui l'ont suivie, il se moquait de son public et de lui-même. Il inventait un Orient de fantaisie, et prenait dans sa riche imagination de Provençal les couleurs bizarres dont il s'amusait à le peindre. Il multipliait à l'envie, les arbres gigantesques, les tigres affamés, les serpents venimeux, les femmes vo-

luptueusement couchées sur des nattes, les esclaves armés de pankhas, et tout le bric-à-brac de la vie telle qu'on se la figure dans les grandes Indes. Il y en avait trop ; l'abondance même et la précision du détail mettaient en défiance.

Mme Gautier, pour me servir d'un mot de notre métier, a l'air de croire que c'est arrivé. Je ne m'étonnerais pas qu'elle fût persuadée qu'autrefois elle a vécu au Japon, qu'elle n'en a pas appris la langue, mais qu'elle l'a retrouvée dans sa mémoire par une sorte d'intuition, qui ne serait qu'une des formes du souvenir.

A ce point de vue, *L'Usurpateur* est une lecture curieuse à faire. Et ce qui lui donne encore plus de piquant, c'est qu'au milieu de tous ces détails d'un japonais à faire frémir, perce de temps à autre le bout de l'oreille du Français qui a lu les poètes du dix-neuvième siècle. Un seul exemple :

« On débarque en toute hâte.

» C'est terrible, la mer ! dit le prince de Nagato, lorsqu'il fut sur le rivage. Comme elle hurle ! Comme elle sanglote ! Quel désespoir, quelle épouvante l'affole ainsi ? Ne dirait-on pas qu'elle fuit devant la poursuite d'un ennemi formidable ? C'est vraiment un miracle que nous ayons pu lui échapper.

» On ne lui échappe pas toujours, par malheur, dit Raïden ; elle dévore beaucoup de marins. Combien de nos compagnons sont cachés dans ses flots ! J'y pense souvent dans la tempête ; je crois les entendre, et je me dis que c'est avec la voix des naufragés que la mer se lamente et pleure. »

Il est possible, après tout, qu'un matelot japonais sente et parle de la sorte ; mais j'ai comme une idée que, dans une existence antérieure, il a lu les beaux vers de Victor Hugo :

Où sont-ils, les marins perdus dans les nuits noires ?
O flots ! que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en traînant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées,
Que vous avez le soir quand vous montez vers nous.

Le passage se trouve dans un des chapitres les plus émouvants du livre. Il y a là une histoire d'armée japonaise faite prisonnière dans une île, par quelques hardis partisans montés sur deux jonques. C'est un récit d'un mouvement superbe et d'une intensité de couleurs bien amusante.

La trame de l'histoire, quoique mêlée d'incidents romanesques, est au fond très-simple. Il s'agit d'un amour idéal conçu par un prince japonais pour la femme du Mikado, qui est le souverain spirituel, autant vaut dire le dieu du Japon. Cet amour ne saurait aboutir. Mais le prince sacrifie héroïquement aux intérêts de celle qu'il aime et sa fortune et sa vie. Sa lutte contre l'usurpateur est pleine de surprises, qui ravivent sans cesse l'attention. Elle se termine par un dénouement tout à fait grandiose.

Le prince, voyant tout désespéré, pense d'abord au salut de tous ceux qui l'intéressent, et, n'ayant plus rien à faire en ce monde, il met lui-même le feu à son palais :

« Il referma l'entrée du souterrain. Il était seul, enfin. Alors il retourna dans la cour du palais et prit au brasier qui brûlait encore un fragment de bois enflammé ; il mit le feu à tous les pavillons princiers, au palais de Fidjori, dont il parcourut toutes les salles, puis il gagna la tour des Poissons-d'Or et d'étage en étage alluma l'incendie. Arrivé sur la dernière terrasse, il jeta son tison brûlant et s'accouda à la balustrade de laque rouge de la plate-forme, qu'une très-vaste toiture, relevée des bords, soutenue par quatre piliers, surmontait. Le prince regarda vers la mer... »

L'incendie gagne peu à peu. Le prince, comme un Japonais instruit dans les us des cours d'amour, tire de son sein la seule lettre qu'il ait jamais reçue de celle qu'il aime. Il la relit à la lueur des flammes grandissantes :

« La chaleur était intolérable. Le papier brûla tout à coup

entre les doigts du prince. L'air lui manquait. Il se sentait mourir.

— Ma bien-aimée ! s'écria-t-il, je pars le premier. Ne me fais pas attendre trop longtemps au rendez-vous !

Comme les pétales énormes d'une fleur de feu, les flammes enfermèrent la dernière terrasse; elles s'étendirent sur la toiture; les deux gigantesques poissons d'or se tordirent sur la crête du toit comme s'ils étaient vivants; puis ils coulèrent en deux ruisseaux incandescents. L'édifice entier s'éroula avec un fracas terrible en faisant jaillir vers le ciel une gerbe immense de flammes et d'étincelles.

J'ai donné exprès cette fin comme un échantillon du style de Mme Judith Gautier. C'est, comme on voit, une profusion de couleurs éclatantes qui ne messient point sur un vase du Japon. Il y a là-dedans quelques-unes des qualités du père. Mais la ligne est moins nette, moins précise, d'une correction moins magistrale. La poésie est plus luxuriante. C'est parfois du coloriage plutôt que de la peinture.

Le livre n'en est pas moins singulier et véritablement curieux. On n'en rentre qu'avec plus de plaisir, après l'avoir lu, en France, chez nous. Oh! qu'il y a de beaux coqs sur nos vieilles faïences!

Francisque SARCEY.

REVUE DES MAGASINS

Le grand talent d'une couturière réside aujourd'hui plus que jamais dans la perfection de la coupe. Comment, en effet, pourrait-on accepter une robe princesse qui ne serait pas collante, une robe *Baby* mal comprise, une robe amazone taillée comme un sac? Mlle Marie BATAILLON est bien dans son élément au milieu des modes actuelles, et se tire parfaitement de toutes les difficultés que présente l'harmonie de la forme. Qu'on joigne à ces qualités une originalité charmante, un bon goût exceptionnel dans le choix des étoffes et la disposition des garnitures, et l'on arrive facilement à cette conclusion que la réputation de Mlle Bataillon n'est point surfaite.

Nous avons aperçu chez elle (rue Thérèse, 5) plusieurs jolis spécimens de toilettes, parmi lesquels nous en signalerons d'abord un en vigogne gris feutre. Le jupon, à traîne, est entouré de deux volants terminés chacun par un plissé en faille bleu marine. Tunique duchesse encadrée de plissés pareils; un coquillé, formé de ces plissés et placé au milieu derrière, dissimule la jonction des deux bords de la tunique. Le dos, à basques postillon, est orné de même. Les manches sont en faille bleue avec nœuds de ruban sur le dessus. Poches en soie coulissées sur les côtés.

Un autre costume, d'un ravissant aspect, est en matelassé de laine vert bouteille, très-sombre; un seul volant au bas du jupon. Tunique-tablier entourée de trois galons noirs, ornée sur le côté d'une aumônière toute rayée de galons. Corsage à petites basques plates et manches rayées par des galons noirs. De tout petits boutons noirs garnissent, trois par trois, le milieu des devants du corsage et de la tunique.

— La tournure est la poésie de la toilette. Etre jolie... l'est qui veut, aujourd'hui! Mais il est moins facile d'avoir une jolie taille, lorsque la nature nous l'a refusée. Pourtant on peut y arriver, nous le garantissons; il suffit, pour cela, de s'adresser à M. DE PLUMENT pour tout ce qui concerne ces deux accessoires de la toilette: le corset et la tournure.

Avec le corset *Sultane*, dont la réputation est européenne, la taille la plus ingrate se transforme; elle se développe mollement, s'allonge avec grâce, et prend une cambrure pleine de séductions. Aucune ne résiste! L'élégance ne le cède en rien à ses qualités; établi en beau coutil blanc, avec garniture de peluche, dentelle et beau lacet de soie, il est en outre d'un prix relativement modeste, puisqu'il ne coûte que trente francs.

Nous avons donné dernièrement le détail des nouveaux modèles de tournures et jupons-tournures de la maison de Plument (rue Vivienne, 33). Nous ne saurions trop insister sur ce point, qu'ils sont conçus et confectionnés avec un goût parfait. L'*Élegant*, par exemple, est bien nommé; cette tournure, qui est presque un jupon, donne à la toilette qu'elle doit faire valoir une grâce exceptionnelle. Ses ressorts, très-pressés, sont disposés sur un emplacement étroit; un tablier intérieur et lacé en augmente ou diminue le volume. Un autre tablier vient se fermer au milieu devant. Aux bords inférieurs, garnis de boutons, se fixe un jupon d'étoffe orné de volants; ces derniers continuent l'effet des volants qui recouvrent le haut de la tournure. Ainsi dissimulés, les ressorts perdent toute leur raideur.

Comme petites tournures indépendantes, ainsi que le préfèrent un cer-

tain nombre de femmes d'une élégance incontestable, nous citerons: la *Magicienne* à barrette et triple ressort (pour les lourds costumes); — le *Rabagas*, de 25 à 30 cent. de hauteur, à six ou huit ressorts, en brillanté et terminé par un haut volant; — et plusieurs autres modèles sur lesquels nous reviendrons bientôt.

SPÉCIALITÉS

On a vanté de tous côtés, depuis quelques années, une foule de produits destinés à éterniser la beauté. Sans vouloir entrer dans une longue dissertation sur la plus ou moins complète réussite de ces différentes compositions, nous dirons simplement notre avis personnel. A quoi bon tenter de nouvelles épreuves, lorsque nous possédons le *Lait antiphélique* de CANDÈS? Sa réputation, établie depuis plus de trente années, en confirme chaque jour le succès.

Ce lait virginal s'emploie en lotions, ce que préfèrent bien des femmes on le coupe de moitié d'eau, puis on s'en lave la figure et le cou, après quoi on s'essuie légèrement. On ne peut s'empêcher d'être surpris de l'effet obtenu lorsqu'on n'a pas l'habitude de se servir du *Lait antiphélique*. La peau, qui en bénéficie, devient d'une fraîcheur sans égale; boutons, taches de rousseur, plaques jaunes, tout cela est effacé comme par enchantement.

L'air et l'eau, on doit le savoir, sont les deux plus grands ennemis de la peau, et comme on ne peut les éviter, il faut bien lutter de toutes ses forces contre le mal qui en provient. Le *Lait antiphélique* est un des plus sûrs alliés qu'on puisse employer; grâce à lui, on n'a plus rien à craindre, mais il faut lui être fidèle. C'est un cosmétique unique dans son genre, à l'aide duquel, comme avec les meilleures veloutines, on obtient une peau blanche et naérée. De plus, il offre cet avantage très-précieux de ne laisser aucune trace de son passage, ce qu'on reproche à la généralité des poudres.

Les personnes qui font usage du *Lait antiphélique* prolongent, grâce à lui, une apparence de jeunesse qui surprend tout le monde. On le trouve en dépôt chez presque tous les coiffeurs parfumeurs; mais, dans la crainte d'une contrefaçon trop souvent nuisible, on fera bien d'écrire directement à M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26).

M. D'A.

Nos lectrices savent combien est important, dans le costume actuel, le rôle de la manche, et quelle difficulté présente souvent le choix d'une forme en harmonie avec les toilettes adoptées par la mode. Elles nous sauront donc gré de leur rappeler que nous tenons à leur disposition une publication spéciale qui sera pour elles un guide des plus précieux. C'est un charmant album intitulé: *Documents-mode, collection de manches inédites*, composé de six pages (beau papier bristol) comprenant chacune douze modèles de manches; en tout, *six douzaines de formes nouvelles*, d'un goût parfait et très-bien dessinées.

Pour se procurer ce recueil, il suffit de nous en adresser la demande et d'y joindre la somme de *six francs* en un mandat poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils (rue Richelieu, 92), ou même en timbres-postes.

Ad. G. et Fils.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — chalet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour tous renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à Lagny chez M^e Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.